3 1761 07822126 4

HANDBOUND
AT THE
UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lesforces00beau

Les Forces

B 383f

5

ALPHONSE BEAUREGARD

LES FORCES

166589
27/10/21

MONTREAL
ARBOUR & DUPONT, imprimeurs-éditeurs
419 et 421, rue Saint-Paul
1912

PS
9503
E3936F6

A M. Germain Beaulieu

BALLADE

Lecteur, j'ai des raisons, je pense,
D'aimer ce livre, je l'ai fait ;
Mais ne crains pas que je m'offense
Si tu le juges imparfait.
A divers auteurs que coiffait
Une étude plutôt sceptique,
Ayant moi-même dit leur fait,
Je ris gaiement de la critique.

Nul genre n'eut ma préférence,
Le goût d'un moment le dictait.
Je ne promis jamais d'avance,
Tel jour, de rimer un sonnet.
Quand l'idée en moi triomphait
De la paresse sympathique,
J'écrivais ; je suis satisfait,
Je ris gaiement de la critique.

De préface je me dispense,
Ainsi le veut mon intérêt ;
J'aurais peut-être, par malchance,
Un préfacier qui chercherait,
Sous couleur d'amour pour le vrai,
A m'éclipser par sa technique.
A part cela, dit à regret,
Je ris gaiement de la critique.

ENVOI

Lecteur, quel que soit ton arrêt
Sur ma verve ou ma poétique,
Ne t'en fais pas un doux secret,
Je ris gaiement de la critique.

TABLEAUX

TABLEAU

Pâle d'une pâleur immuable et sereine,
Et le buste à demi découvert, une enfant,
Une blonde aux traits purs gît sur le marbre blanc
Où ses cheveux bouclés tombent comme une traîne.

Près d'elle un homme assis, la main sur le menton,
Regarde fixement quelque part, dans le vide.
Un crâne symbolique à l'air louche et stupide
Grimace, environné d'outils et de flacons.

Sur la morte s'épand un bleu rayon lunaire
Venant d'une fenêtre invisible. Les murs
Vaguement dessinés avec leurs coins obscurs,
Recèlent, on dirait, les apprêts d'un mystère.

L'homme armé du scalpel, pour d'autres, tentera
D'arracher à la mort le secret de la vie ;
Imitant la nature où naît et renaîtra
Un monde toujours neuf sur des forces taries.

LA MOUETTE

Aux coups de feu la mouette
N'a pas changé de chemin,
Et sa brune silhouette
Sur le ciel rose et carmin
Se découpe nette.

Par le seul appui du vent
Majestueuse elle plane,
Puis doucement, doucement,
Dans la brume diaphane
S'incline en avant ;

Et glisse de telle sorte
Qu'elle va choir où l'on voit
L'horizon fermer sa porte.
Elle baisse, baisse et choit.
La mouette est morte.

L'ILLUSION

C'est un palais à trois tours,
Jaune et rose tour à tour,
D'améthyste, d'émeraude,
De rubis, de marbre blanc,
De glace ou de diamant,
Où la flamme tourne et rôde.

A de simulés assauts
Le palais, lui-même faux,
Répond par de fausses bombes.
Puis, dans un bruit infernal,
Lance au vent du carnaval
Tout son feu comme une trombe.

Et Dieu, pour qui les soleils
Et les torches sont pareils,
Jetant l'oeil, par aventure,
Quand s'éteignit le palais,
Fit la moue et dit: " Ce n'est
Qu'un astre en déconfiture. "

LE BLE DESPOTIQUE

I

Sur l'immensité noire une lumière brille
Et se dirige à la rencontre du steamer
Qui stoppe avec des bruits de vapeur et de fer.
Dans la nuit un sifflet perce comme une vrille.

Attente. Dans un mât s'éteint le signal vert.
La lumière approchant décèle une coquille,
Une barque dansante et qui montre sa quille ;
Elle s'en vient chercher du froment pour l'hiver.

La mer fuyante claque ainsi qu'un pas de charge,
Les marins du hameau saisissent leur butin,
Larguent l'amarre, puis vont jeter l'ancre au large.

Ils y demeureront jusqu'au flux du matin.
Le steamer a repris sa vie ambulatoire.
Une lumière meurt sur l'immensité noire.

II

A l'ancre, lourdement, une barque ballotte
Rythmique dans son heurt contre les flots. Le poids
De l'océan troublé sonne comme une voix
Qui du fond de la nuit insondable sanglote.

Les trois marins autour du fanal qui tremblote,
Effleurés par le gouffre évocateur d'effroi,
Se laissent pénétrer du néant de leur moi ;
Et, de plus en plus morne, un long silence flotte.

L'heure du tour retarde, il semble, méchamment
Et les hommes que le froid gagne nécessairement
Portent vers leur foyer leur pensée engourdie.

D'un oeil fixe où la haine est près d'étincelier
Ils regardent les sacs mais n'osent pas parler,
Sentant qu'il faut souffrir pour son droit à la vie.

LES JONCS

Les joncs frémissent à peine
Sous le doux vent échappé
Des champs de trèfle coupé
Dans les lointains escarpés.
Calmes sous la pure haleine,
Les joncs frémissent à peine.

Les joncs penchent mollement
Leur tige au-dessus de l'onde
Qui chante, la vagabonde,
Les pleurs et le deuil du monde.
Quel morne gazouillement
Berce les joncs mollement.

Les joncs regardent la lune
Qui d'un charme les endort.
Plus d'odeur de trèfle mort,
L'onde cesse les accords
Dont la tristesse importune.
Les joncs tout droits sous la lune.

MARINE

L'eau terne enserre les dragues
Dans un bassin de mercure
Où nage, sombre teinture,
La fumée aux gestes vagues.

Régulière, la fumée
Cherche à tâtons le ciel morne,
S'arrête et crée une borne.
C'est ma vue accoutumée.

Les pincés des dragues plongent,
Avec un bruit diabolique,
Dans le bassin métallique
Qu'incessamment elles rongent.

Fleuve et ciel sont uniformes.
C'est à perdre l'équilibre
Et voir dans l'espace libre
Creuser les engins énormes.

LA BRUME

Le Saint-Laurent, mordu par les souffles d'automne,
S'exaspère. Partout sur le fleuve dément
L'âme des bois brûlés flotte languissamment.
Affolé, mon canot plonge dans l'eau gloutonne.

Pas d'oiseaux. Aucun coup de fusil ne résonne.
Le vaste et lourd brouillard, gris uniformément,
De son opacité cache tout mouvement,
Et dans une caverne étrange m'emprisonne.

Verdâtres, turbulents, accourus du chaos,
Avec des bruits de haine autour de moi les flots
Se dressent. On dirait la fureur d'une armée.

Seul et domptant la voile où souffle un vent du nord
Je me crois égaré dans quelque monde mort
Sous l'irrémédiable ennui de la fumée.

TRYPTIQUE

I

Il s'efface déjà, le quai silencieux,
Et ses lumières d'or demeurent suspendues
Comme un prolongement solennel des adieux.

La lune émerge vaste et rougeâtre des nues
Où les désenchantés vont chercher le repos
Et le langage pur des étoiles connues.

Là devant l'éperon disparaissent les flots
Dans je ne sais quel puits dont s'entr'ouvre la porte.
—Pourtant un jet de gaz vient dorer les hublots.

Je préfère oublier où le bateau me porte.
Au clair passé se mêle une teinte de nuit.
Que l'on joue au salon des two-step, il n'importe !
Je glisse dans un vague et confortable ennui.

II

Des montagnes très loin paraissent toutes proches.
La grève se déroule à l'ombre des sapins,
Et la haute marée ensevelit les roches.

Les astres allumés par l'homme sont éteints.
Le blanc navire tranche avidement l'écume
Qui s'enfonce et renaît en bizarres dessins.

La carène, les ponts, les mâts sont une enclume
Que le piston, fou de chaleur, frappe à grands coups
Comme pour se venger du mal qui le consume.

L'azur du ciel se mire au cristal des remous,
Le vent fait onduler la plaine d'améthyste,
Et l'horizon recule, immense, devant nous.
Je suis seul, toujours seul, c'est trop grand, je suis triste.

III

Le jour baisse; la nuit s'avance avec la pluie.
L'engin crache du noir dans le noir: double deuil
Que transperce le vent dont la plainte m'ennuie.

Que l'obscurité reste au-delà de mon seuil
Comme loin de mon coeur! Je lirai les poètes
Qui chantèrent l'amour, la jeunesse et l'orgueil.

Avec eux je vivrai des heures inquiètes,
Leur joie et leurs élans d'espoir seront les miens.
—Mais n'ai-je pas aussi mes peines et mes fêtes,

Un souvenir troublant, des rêves, un lien ?
—Cherche un autre que moi pour t'écouter encore,
Vent froid où le sanglot de l'océan revient,
Et que l'ennui banal dans l'ombre s'évapore.

L'ARBRE MORT

Je connais, au fond d'une anse
Où sa maigre forme danse,
Un érable mort.
Mort nous raconte une histoire
De s'être penché pour boire
L'eau claire du bord.

A le voir nu comme un marbre,
L'été, parmi d'autres arbres
Verts et vigoureux,
On dirait que la nature
L'a laissé sans sepulture
Pour un crime affreux.

Plus tard quand tombent les feuilles
Quelquefois il les recueille
Au bon gré du vent ;
Supercherie enfantine
Qui lui rend un peu la mine
D'un arbre vivant.

L'hiver est plus équitable :
Comme lui, le misérable,
Ses frères sont nus,
Et l'homme qui passe ignore
Lequel sera chauve encore,
Le printemps venu.

MESSE DE MINUIT

Chapelets, bruits de pas, accès de toux, murmures...
Des légions d'ave s'en vont heurter au ciel.
L'orgue joue en sourdine un antique noël
Et le peuple, tout bas, répète les mesures.

Ils reviennent couverts de nouvelles blessures
Ceux qui de l'an dernier espéraient tant de miel,
Et gagnés par la crèche, offrent à l'Eternel
L'encens de leur espoir en ses bontés futures.

Noyé de luxe en son berceau de mendiant
Que veillent les bergers et les rois d'orient,
L'enfant divin sourit, du fond de son étable.

Désespérant tableau du sort inévitable,
Là naissance et bonheur; en même temps je vois :
" Onzième station: Jésus mis sur la croix. "

LA GOUTTE DE FIEL

Le visage luisant, hâlé, plein de sueurs,
Un journalier courbé sur le pavé rebelle
Le défonce, et le pic, à chacun de ses heurts,
Dans le trou noir, allume une blanche étincelle.

Avec d'impérieux grondements, un auto
Chargé d'éclats de rire et de claires toilettes,
Chargé de luxe à qui la rue est un tréteau,
Passant à son côté de vase le soufflette.

Comme un juste accusé, l'homme se lève droit,
Accentuant du poing le juron qu'il marmonne,
Et suit d'un œil mauvais, si longtemps qu'il le voit
Tout ce faste... et son pic violemment résonne.

L'IROQUOIS

Ainsi qu'en embuscade au socle qui l'attache
Et nu, comme autrefois ses aïeux au désert,
L'Iroquois belliqueux ranimé par Hébert,
Dans sa main de vaincu brandit toujours la hache.

Sous la pluie et la neige, impassible, il revoit
Les pirogues dansant de rapide en rapide,
Les poteaux de torture et les scalpes humides,
Les chasses des tribus maîtresses dans les bois.

Le lierre grandissant de la ville fumeuse
D'étouffer l'île entière en ses bras d'octopus,
Et la clameur de la cohue ambitieuse,
Sur son masque de bronze impriment un rictus.

Il est vengé. Plutôt qu'errer dans la montagne,
Libres, indépendants du travail odieux,
Après s'être emparé d'un pays giboyeux,
Ses vainqueurs en ont fait, pour eux-mêmes, un bagne.

LES VIEUX CANONS

Ils sont là huit canons d'archaïque modèle,
Placés négligemment, abandonnés, épars,
Qui, sans s'apercevoir de ce manque d'égards,
Méditent sur la guerre impitoyable et belle.

Ces noirs tubes de bronze ont le tympan rebelle,
L'enclouage brutal les a rendus hagards.
Ils se croient dans la nuit, braqués sur des remparts
Où sonnera dès l'aube une charge nouvelle.

Le fracas agaçant des tramways fouette l'air,
Les soldats autour d'eux font résonner le fer ;
C'est en vain, les vieillards songent dans le silence.

Mais quand la foudre gronde et que brille l'éclair,
Les prenant pour un feu qui réclame vengeance,
Les canons mutilés frémissent d'impuissance.

SPORT

Vingt quatre champions du jeu national
Sur le pré lumineux se sont formés en ligne ;
Coup de sifflet: la joute encore que bénigne
Accuse à chaque instant un effort plus brutal.

Les fronts sont empourprés, les crosses font du mal.
Sur les bancs de l'estrade une foule trépigne,
S'exalte, acclame, rit, vocifère, s'indigne,
Et quand tombe un jouteur, lance un cri guttural.

Les athlètes rivaux se poursuivent, s'évitent,
Le sang s'échauffe et bout, les bras levés s'excitent.
—Sous un coup traître, un des hommes s'est écrasé.

Du sport? Tous les aïeux rugissent face à face,
Et sur les durs gradins et sur le champ rasé
Flotte l'âcre senteur d'une haine de race.

UN CORBILLARD PASSE

Voici la mort dans son faste lourd,
Un corps de plus qu'il faut engloutir !
Et la coutume, avant d'en finir,
Veut qu'on le traîne insensible et sourd,
Vers l'ouragan des notes funèbres
D'un orgue aveugle et fou de ténèbres.

L'orgue gémit sous le noir velours.
On entend des pleurs et des soupirs.
L'enfant de choeur s'amuse à ternir,
Par trop d'encens, le trop faible jour.
Sinistrement grincent les deux câbles
Pour déchaîner un glas formidable.

Les sons du glas deviennent plus sourds.
La pioche creuse un sombre avenir
Où le corps vaniteux va pourrir,
Malgré sa boîte aux ornements lourds.

. . . . . .

On n'entend plus qu'un bruit sec de pelle;
Un peu de boue à d'autre se mêle.

SONNETS IMPRESSIONNISTES

I

Quelle âme revêtir dans cette forêt vierge
Qui va, grimpant les monts, au ciel donner assaut,
Où la terre a gardé l'empreinte d'un sursaut
Par quoi, depuis des temps fabuleux, elle émerge.

Arrière fatuité, loin de moi rire sot
Que l'on promène au bal, dans la rue ou l'auberge.
Comme si j'explorais quelque nouvelle berge,
J'aurai l'âme qui sied en face d'un berceau.

Ce bois évocateur de l'humaine origine,
Où la hache, plus tard, sonnera la ruine,
Écrira ma devise : Espérance et regret.

Si ma chair tremble et crie en la montée abrupte,
J'accuserai ma chair plutôt que la forêt ;
Je serai désormais plus fort aux jours de lutte.

II

J'avance, la nuit vient; tout le rouge et le vert,
La gamme chromatique où le jaune domine,
Se sont changés en noir depuis que je chemine,
Et la brise s'exerce aux rafales d'hiver.

Quel trou miraculeux pour bâtir un enfer !
Il a, plein de vapeur, déjà l'air d'une usine,
Et Satan cueillerait alentour sa résine.
Il me semble qu'ici des hommes ont souffert.

J'ai frisson. Est-ce un arbre ou quelque bête fauve
Qui se profile sur la côte demi chauve ?
J'irai; mieux vaut risquer que retourner là-bas.

Je sens ce geste plus frondeur que téméraire.
C'est se dire, escomptant son bonheur ordinaire :
Peut-être je mourrai, mais je ne le crois pas.

III

La nuit avec ses mains d'insidieux génie,
Jumelle du néant sardonique et blasé,
Hier, la nuit, qui tient le sarcasme aiguisé,
Délaya dans mon coeur la morgue et l'ironie.

Alphabet primitif, simple mnémotechnie,
Au clair soleil, je vois dans ce mont hérissé
La houle que figea le globe un peu lassé,
En mémoire de son effroyable insomnie.

Confusion des verts, des rouges et des ors,
Fol enchevêtrement de plantes, d'arbres morts.
Pas un seul tronc qui n'ait sa cour: Exubérance.

Richesse du présent, gloire de l'avenir
Dans la terre, bientôt, ces couleurs vont s'unir
Et tisseront l'or pur des moissons: Espérance.

IV

Les haches sonnent dur, le sol est presque nu.
A la terre, les gels d'automne se font rudes.
—Amante qui chassa l'amant par lassitude,
Et souffre, tant qu'un autre amour n'est pas venu.

Douleur inhérente aux changements d'habitude !
Plein de souches et maigre auprès du mont charnu,
Un coteau que la faim de l'homme a reconnu
Montre des crocs géants aux riches altitudes.

Doute suscite. Un tel chaos de bois brûlé,
Ces ronces et, plus loin, la baissière glaçante
Seront-ils un berceau propice au tendre blé ?

Et sur la forêt haute, auguste et menaçante
Une telle beauté tombe du ciel en feu,
Que le blé me parait en échange bien peu.

FLIRT ET SENTIMENT

LA VILLE

Recouverte d'un masque indifférent, la ville
Aux yeux de l'étranger nettement se profile.
Elle a sa forme exacte, un dessin arrêté,
Beaucoup de mouvement mais nulle intimité.
Une âme collective et superficielle
Où la couleur d'un jour seulement se révèle.

Il faut pour la connaître avoir vu ses maisons
Naître et se remplacer ainsi que les saisons.
Sur le cadre précis des nouvelles façades,
L'ombre des anciens murs demeure en embuscade.
A la cité vivante une morte se joint.
Avant que de son air nous sentions le besoin,

Pour qu'elle nous enceuve et soit une patrie,
Il faut avoir laissé, dans son sein, de la vie ;
Là de la joie, ici des pleurs, plus loin du sang.
De plus, si des amis avec nous, en passant,
Y semèrent épars des lambeaux d'existence,
Une rue, un trottoir cachent des souvenances,
Les pierres des maisons renferment des secrets.
Au-dessus, au-dessous la ville étend des rets
Où, comme autant d'oiseaux, se prennent nos pensées.
Et devant des maisons aux lignes redressées
Où rien n'indique plus un toit qui s'écroula,
Rêveurs, nous exhumons parfois de la mémoire
Des reliques d'amour, un bonheur, un déboire,
Et nous nous répétons encore: C'était là !

L'INVITATION

Le rythme séducteur nous appelle ; venez
Lui répondre en mes bras, jeune fille inconnue.
Valsons légèrement de tous côtés ce nés,
Et qu'en nous la clameur des besoins s'atténue.

Pendant que nous serons ensemble, je ne veux
Ni sonder vos secrets, ni dévoiler mon âme.
Mais simplement pencher mon front sur vos cheveux,
Tourner dans un remous de lumière et de femmes

Nos corps souples créeront un élégant dessin.
Vous aurez cette joie où le désir subsiste.
Et moi, qui sentirai sur mon coeur votre sein,
Je ferai, nonchalant, des rêves doux et tristes.

Je me tairai. Le charme, éventé, peut mourir.
Sans vous connaître mieux après qu'avant la danse,
Je vous dirai: " Merci." Je n'ai d'autre exigence
Que peupler mon sommeil d'aimables souvenirs.

ELLE ET MOI

Elle et moi tout en blanc, cheveux à l'air, bras nus,
C'est peut-être le sport ardemment soutenu
Qui nous fit rechercher à cet endroit de l'ombre.
Ou c'est quelque savant et mystérieux nombre
Qui dans le mois de juin, le plus vert de l'été,
Attire d'un vers l'autre, avec dextérité,
Ceux dont l'âge est aussi dans sa fraîche abondance;
Ou simplement, encor, par ce temps de vacance,
Nous nous étions trouvés ensemble dans ce lieu
Parceque, né poète et bon, le Richelieu
Donnant un coup de faux à travers les érables,
Laissa, pour que ses bords devinssent desirables,
Fleurir des églantiers parmi le foin d'odeur.
Le calme et le gazon créaient de la tiédeur.

Le vent changeait à volonté le jeu des rides
Chaque rire tranchait sur le bruit des rapides.
Distraitement, d'accord nous tordions en nos doigts
Des tiges. Par delà le Bassin et les bois
Le soleil, avant de plonger dans son alcôve,
Venait sur l'eau jeter du vert pâle et du mauve.
Nous discutions nos goûts, nous jasions des amis,
Des gars qui, les bons soirs, cherchent femme parmi
Les filles de trois paroisses; des vieux, des vieilles
Que malgré leurs portraits sur zinc, faces vermeilles,
Nous ne pouvons imaginer autres qu'ils sont.
Oh ! nous la savions bien la mondaine façon
Qui nomme le silence un lèse politesse,
Et les thèmes étaient suivis avec prestesse
Hors un seul, celui-là, certes, le plus joli.
Le soleil flambait, rouge, au-delà de Chambly,
S'abîmant peu à peu happé par le vertige.
Ses nuages, cuivres et bleus nous les aimions
Eau de moire... vent nul... des silences... grillons...
Et nous tordions toujours entre nos doigts des tiges.

MOTS ET CHOSES

Ma chère, si vous tenez
A l'homme qui vous adore,
Ne lui jetez pas au nez
Ce mot rebelle et sonore :
Liberté.
C'est bien d'espérer la chose,
Mais non pas de s'en vanter,
Si l'on veut gagner sa cause.

Autre sujet qui semble mal
Et dont l'homme se méfie.
Ne dites jamais, au bal :
Philosophie.
Sinon, parmi les danseurs
Dont beaucoup se laissent prendre,
Vous cueillerez des causeurs
Plutôt qu'un amoureux tendre.

Vous avez suivi des cours :
N'en prenez pas avantage
Si vous pressentez un jour,
La demoiselle en mariage.
L'aspirant, les sens troublés,
Perdra vite patience
Si, follement, vous parlez
Science.

GAZOUILLIS

—Aux oiseaux qui lancent des trilles
Pourquoi réponds-tu, jeune fille,
Par cet air douloureux ?
Ces chants, ne peux-tu les comprendre?
Sens-tu pas la chaleur descendre ?
N'as-tu pas d'amoureux ?

J'ai aimé un et je le pleure:
Sa voix réchauffait ma demeure.
Voyez sa tombe, là.
Maintenant je suis une oiselle
Dont on a crevé les prunelles,
Je crie en vain, hélas !

Je crie et je tourne sans cesse ;
Je tournerai, dans ma détresse,
Au même endroit toujours,
Jusqu'à ce que, lasse et muette,
Je m'effondre où dort mon poète,
Mon rossignol d'amour.

—Jeune fille, épuise tes larmes,
Mais ne va pas, comme les carmes,
Vivante t'emmurer
Avec l'extase pour compagne.
Tu te fais d'une peine un bagne,
Je veux t'en délivrer.

Ne connait-on pas la légende
Des rossignols, dans cette lande ?
Quand l'un d'eux meurt, dit-on,
Vite un autre chante à sa place.
Un poète s'est tu, je passe,
Ecoute ma chanson.

—Monsieur, votre légende est belle,
Et ce langage me rappelle
Un son déjà lointain.
Mais souffrez qu'aujourd'hui je pleure,
Et revenez à la même heure
Me distraire demain.

L'ETERNEL FEMININ

La montagne portait sa robe d'or brun,
Or fragile tombait, feuille à feuille, des branches,
Dans le chemin, parmi la foule du dimanche,
Sur les sentiers ombreux et le gazon terni.

Reposés de leur course à travers l'infini,
Et doux, comme l'envoi d'une âme qui s'épanche,
Les rayons du soleil d'octobre, en nappes blanches,
Sur le sol déjà froid, versaient un feu béni.

Ce ne fut que le soir, en soufflant ma veilleuse,
Que me vint nettement l'image glorieuse
Dans ses mille détails ternes et rutilants.

J'avais distraitement vu les choses agrestes,
Trop attentif à suivre ou deviner les gestes
D'une fille aux yeux noirs qui ramassait des glands.

ELLE

La femme dont le rire assouplit mon orgueil,
A l'agenouillement préfère la gavotte,
Et quand elle doit suivre une foule dévote
A l'église, son coeur n'en franchit pas le seuil.

Quand la prière passe invitante et précise,
Afin de l'émouvoir d'un mystère chrétien ;
Devant la majesté du chant grégorien,
Elle rêve plaisirs, conquêtes et surprises ;

Au bruissement des pas sur le parquet ciré,
A la main qui s'énerve au toucher de la soie,
Dans un salon fleuri, plein d'éclatante joie,
Où la musique jette un appel enfiévré.

Elle aime les aveux murmurés à l'oreille,
Quand danseur et danseuse enlacés, confondus,
Se mêlent à l'essaim des couples éperdus
Où leur idylle frôle une idylle pareille.

Il me plait de la voir dans sa joyeuse ardeur,
Dans son libre idéal paré de grâce humaine,
Et mon orgueil salue, au rire qui s'égrène,
L'exubérant esprit de la jeunesse en fleur.

LE PASSÉ

Telle qu'une vapeur s'épaississant toujours,
La nuit grave s'étend sur les îles boisées ;
Les plus belles au loin, déjà semblent rasées
Et les rives n'ont plus que de fuyants contours.

A mes pieds, le vent d'est chassant l'onde à rebours,
Courbe les joncs comme autant d'âmes angoissées.
—Veux-tu que nous allions reposer nos pensées
Dans l'ombre qui sera bientôt comme un velours ?

Nous causerons de nos projets, de choses vaines,
De l'avenir, jongleur qu'on dirait les mains pleines,
Mais non pas du passé, c'est terrain défendu.

Le passé surgira de la nuit et des houles,
Et parlera si fort, qu'au retour vers les foules
Nous resterons muets de l'avoir entendu.

CONCORDANCES

Le même triste accent vient toujours des rapides,
Toujours les mêmes flots font le même circuit
En recueillant le rêve et l'espoir dans leurs rides.

Je l'ai senti déjà le vent de cette nuit ;
Il conserva mes paroles et les répète,
Et de naïfs couplets renaissent avec lui.

Un firmament connu resplendit sur ma tête.
Les étoiles de l'an passé sont de retour ;
Le souvenir des temps éclaire la planète.

Mon âme d'autrefois ressuscite à son tour,
Et comme une eau qui part avec d'aimables rides,
Calmée elle reprend son doux rêve d'amour.

Son accent reviendra, triste, dans les rapides.

LA CHIMERE

Que vous veniez demain ou plus tard, que m'importe ?
Le jour, lointain ou proche, en sera-t-il moins doux !
ALBERT LOZEAU.

Poète, laisse errer ton bonheur, s'il retarde.
Barre la porte et fais dans ta chambre du noir ;
Il pourrait arriver comme un intrus, le soir,
Surprenant ton désir émoussé, hors de garde.

La vie aurait sapé ton obstiné vouloir.
Affaibli, surgissant peut-être par mégarde,
Phtisique, ton bonheur tardif dirait: Regarde.
C'est moi ! N'avais-tu pas souhaité de me voir ?

Vise plus loin. Avec le mirage transige,
Place ailleurs ton espoir si ton âme en exige.
L'amour est un facteur de vie et non un but.

D'autres ambitions hautaines et constantes
Aux fortes volontés demandent leur tribut.
Agis et laisse-là les chimères tentantes.

L'OMBRE

C'était un soir méchant, noir comme de la suie ;
Dans les arbres le vent pleureur soufflait du deuil.
Je rentrais seul chez moi quand, debout sur le seuil
Une ombre m'arrêta, murmurant : Je m'ennuie.

—Ombre, que me veux-tu ? J'ignore ton parler,
Me raconter ton mal c'est le renouveler ;
Par quels soins te guérir, comment te consoler ?

—Je suis ton coeur. Je vais sans amour, sans espoir
Ainsi qu'un miséreux logé sur le trottoir.
Je faiblis, il est temps si tu veux me ravoir.

—Tu mens, je l'ai tué mon coeur capricieux.
Les charmes de l'esprit m'ont séduit, il vaut mieux
Penser que s'attarder aux songes captieux.

—Je vis encor, je suis le passé, l'avenir.
Contre l'erreur des mots je veux te prévenir.
Redeviens faible et bon, cesse de me punir.

—Plus rien ne nous rattache et ton discours m'ennuie,
Va-t'en, je te condamne à l'éternel repos.
L'ombre s'enfuit en murmurant d'étranges mots...

C'était un soir méchant, noir comme de la suie.

ETOILES FILANTES

—" Ramez ", dit-elle, alors.
Dans la nuit chaude et lente
Il passait quelquefois une étoile filante.
L'homme jouait, pensif, avec ses avirons.
A ce mot qui disait clairement : " Nous irons
Seuls, avec un passé sentimental et terne,
Dans l'ombre qu'un esprit libertaire gouverne; "
Tous ses espoirs déçus, tous ses rêves en deuil
Fumèrent un encens de revanche et d'orgueil.
Et nous sommes si bien une armoire de livres
Qu'il s'en échappa cent quand l'homme ouvrit son cœur.
Livres dont les héros ruissellent d'impudeur,
Livres d'amour candide où les âmes s'enivrent,

Livres pleins de langueur rythmée au bruit du vent :
Puis ces romans vieillots : quelque prince enlevant
Quelque femme, et tous deux fuyant dans un carosse.
L'homme les vivait tous ces livres, tour à tour,
Et son nom y dansait sur les pages d'amour.
C'était sublime et fou comme une nuit de noce.

Il ramait, et ses yeux vers son âme tournés,
Trouvaient soudain le doute au lieu de l'espérance.
Qu'importait qu'une étoile accourant en démence
Rayât de temps en temps les cieux illuminés !
Qu'importait que la nuit fût molle et caressante !
L'homme cherchait en vain son amour d'autrefois
Parmi d'autres amours aux gestes plus adroits,
Et trop calme devant la minute présente,
Il adjurait les jours anciens de revenir,
Jours où vers cette enfant montait tout son désir,
Jours qu'il la trouvait belle, excitante, adorable.
Il ramait... Le canot grinça, touchant le sable.

L'homme avait près de lui l'enfant, et se disait :
" N'ai-je pas souhaité, quand est-ce, je ne sais,
L'heure qui m'appartient et ce lieu solitaire ?
Mon caprice amoureux je puis le satisfaire ;
A quoi bon, maintenant il ne m'exalte plus.
Mon beau rêve, endors-toi, car déjà dans mon âme
La vanité triomphe, et la sagesse clame
Le cynique néant des bonheurs révolus.
Tantôt quand cette enfant me présentait ses lèvres
Je n'ai pas ressenti de trouble ni de fièvre,
Mais j'ai feint d'en avoir, cherchant à me griser.
Caresse à fleur de chair, inutile baiser,
L'enfant ne me semblait rien autre que charmante. "
Et l'homme dit, tout haut : " Ma chère, il faut partir. "
Et, bas, il se moquait de son ancien désir.

Il passait dans le ciel des étoiles filantes.

PRINTEMPS

Printemps, de ta chaleur tout mon corps se repait,
Et, certes, tu reçois l'hommage et le respect
De tous ceux que l'amour du soleil peut atteindre.
La pierre sous mes pas semble un gazon moelleux,
Sitôt que par-dessus les toits je vois du bleu.
Mais je n'essaierai pas, ô printemps, de te peindre ;
Il faudrait pour cela trop de vert, trop de fleurs,
Et ma palette n'a que de sombres couleurs.
Je me permets pourtant de dire que je t'aime,
Et quand s'abîmera ta splendeur d'aujourd'hui,
En souvenir je veux conserver en moi-même
Un peu de ton soleil pour éclairer ma nuit.

L'EPOUSÉE

Dans sa toilette blanche, à traîne, l'épousée
Vite sort de l'église au bras de son mari,
Jetant un oeil vainqueur sur la foule amusée
Et, pleine d'une joie enfantine, sourit.

Devant cette assemblée un instant curieuse,
Où la vie a laissé des marques de sanglots,
L'épousée écoutant son coeur se dit, joyeuse,
Qu'elle possède et gardera le meilleur lot.

Elle conservera sa douce quiétude,
Son bonheur d'aujourd'hui sera pareil demain.
Elle sourit, plaignant la triste multitude
Qui n'a pas su tracer, moins rude, son chemin.

Et la foule qui sait, par trop d'expérience,
Ce que dure l'amour au choc des volontés,
Songe à son rêve ancien, sourit à l'espérance
Puis, distraite retourne à ses anxiétés.

JE SAIS POURQUOI

Je sais pourquoi les mères chantent
Des chants d'amour à leurs enfants,
Pourquoi souvent elles ressentent
D'indicibles ravissements
Quand les petits, à la lumière
Ouvrent une fraîche paupière :
C'est que leur rêve voit en eux
Les futurs maîtres de la terre,
Plus beaux, plus forts et plus heureux
Que les anciens et que leurs pères.

Je sais pourquoi les mères pleurent
Lorsque leurs enfants ont grandi :
C'est l'éclipse d'un joyeux leurre,
Le soleil obscur à midi.
Hélas! ils ne sont que des hommes,
Des êtres que la vie, en somme,
Aux autres assimilera
Par frottement dur et sans trève.
Jamais l'Olympe n'ouvrira
Sa porte à ces dieux nés en rêve.

Je sais trop bien pourquoi les mères
Quittent la terre avant leurs fils :
Sous des déceptions amères
Leurs yeux se sont endoloris.
Elles voient d'autres enfants naître
Qui, bientôt deviendront les maîtres
Des aînés maintenant trop vieux.
Afin de garder leur chimère,
Au monde elles disent adieu.
Les rêves défunts tuent les mères.

LES ANCIENS AMIS

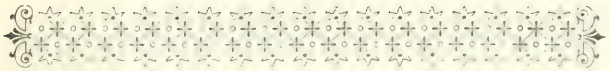
Voici qu'un autre ami s'éloigne. Oh! ces départs,
Scènes dont le sens vrai se dégage trop tard !
Ils se ressemblent tous. On rit gaiement, on cause,
On bâtit des projets où domine le rose,
Car on se reverra, certes, prochainement,
Devenus l'un pour l'autre imagés richement,
Et chaque fait sera noté par un cigare.
Elle n'affiche pas d'air sinistre, la gare,
Et la locomotive avec son gros fanal,
Le ronron de ses feux, ses membres de métal,
Semble une bonne bête au repos, forte et sûre.
On ne sent pas encor le mal de la brisure ;
On se serre la main sans appréhension,
Et c'est tout. Le train dérape, un tourbillon

De cendre et de fumée autour de la se presse.
—Premier nuage et premier signe de tristesse.—
Les bruits s'éteignent, puis, de la campagne, loin,
Vient un coup de sifflet: adieu final, un point.
On s'en retourne seul et vide à sa demeure.
Une étape s'inscrit déjà, marquant son heure.

Une carte bientôt arrive, on correspond.
Les lettres sont d'abord d'un aimable abandon
Puis gagnent par degrés une fade tournure.
Graduellement on les espace, à mesure
Que baisse le niveau des souvenirs communs,
Et que les jours d'antan donnent moins de parfums.
Un jour l'ami revient réjoui, la voix claire ;
On croyait se revoir ainsi qu'à l'ordinaire,
Avoir besoin d'un mois, pour tout se raconter.
Erreur, on a vécu chacun de son côté,
La pensée a changé, les buts nouveaux s'ignorent.
Hors le passé par quoi l'on se rejoint encore,
A se dire on a peu, beaucoup à se cacher.
Il repart, et soi-même on retourne chercher

Des amis de billard, des amis de surface
Avec lesquels, commodément, le temps se passe;
Mais les jours de fatigue et de spleen et d'ennui,
Lorsque même le goût du plaisir s'est enfui,
On évoque l'esprit d'un ami de naguère.
Il les comprenait bien, lui, ces jours de misère,
Et c'est encore lui, cerveau fou, bon enfant,
Qui d'un éclat de rire et d'un geste indulgent
Absolvait les péchés les plus irrémissibles.
A sa place aucun autre ami n'est éligible
Alors, le coeur voyant l'avenir désolé,
Sent un vide que seul l'amour pourra combler.

LES FORCES



LES TROIS FORCES

Sur l'écran gigantesque où les soirs d'insomnie,
Comme un magicien de puissance infinie,
Je somme l'univers d'apparaître sans fard,
Il vient de se former — esclaves de mon art —
Trois ombres qui m'ont dit, tour à tour, ces paroles :

" Je suis l'amour. Je porte au front une auréole
Pareille aux nimbes d'or des anges et des saints.
Je marche et sur mes pas enchantés, les desseins
D'où s'élance la vie inscrutable et superbe,
Naissent comme au soleil du printemps les brins d'herbe.
Je suis l'omnipotente et frêle déité

Dont le nom tapageur mille fois répété
Redirait mille fois l'historique du monde
Dans sa course au bonheur. Je suis l'erreur féconde,
La volupté qui leurre et retient au devoir
Une race vouée à tous les désespoirs.
Je suis la vanité, le plaisir, l'égoïsme,
Le plus haut idéal du matérialisme. "

Et me dit la deuxième: " Aux amants délaissés
Dont la force chancelle et bientôt va décroître,
A ceux qui d'entrevoir le monde sont lassés,
D'un geste maternel je désigne le cloître.
Je les conduis au tabernacle irradié
Et là, parmi l'encens trouble comme une gaze,
Aux genoux amaigris du Dieu crucifié,
A longs traits, lentement, je leur verse l'extase.
La chair n'est plus; l'orgueil choit aux portes du ciel.
L'Esprit Saint, descendu jadis comme une flamme,
A ma demande vient et brûle dans les âmes.
Je suis l'amour divin, tout l'immatériel. "

" Et moi, je suis l'instinct! clama l'ombre dernière.
On m'accuse du mal qui règne sur la terre ;
Le mal vient de l'obstacle ennemi du bonheur.
Quand l'homme, éperonné par le cerveau, se rue
Aux plaisirs comme un fleuve ivre de force accrue,
Bondit vers l'océan, l'instinct, son protecteur,
Lui crie : Arrête là ! plus loin bâille l'abîme.
Et quand monte la voix des amants du sublime,
Méprisante à l'égard des choses d'ici-bas,
Je dis à l'homme : Vis.
Ma résistance heureuse
Fait que la terre n'est une ruche amoureuse,
Et que le paradis ne la dévaste pas. "

C'ETAIT ECRIT

Appuyé sur son arme où sommeillait la poudre,
Et tenté du péché que nul ne peut absoudre,
Un homme fatigué méditait près d'un lac.
Par delà la montagne abrupte, le ressac
De l'océan jetait une plainte infinie
Qui sonnait dans les bois comme un chant d'agonie,
Comme le glas de ceux qui trépassaient en mer.
Le ténébreux Destin de son sourire amer
Affolait les vivants, les morts et la nature.
L'homme courbait le front sous la menace obscure,
Et dans le trouble où tout son être s'abîmait,
Il songeait au calvaire et citait Mahomet :

" C'était écrit. Allah, prévoyant et dur maître,
Après avoir créé les mondes et les êtres
En écrivit l'histoire au livre du destin.
Puis, las de son travail gigantesque, et certain
Que ne fléchirait pas le vol d'une hirondelle
Sans que ne l'eût permis sa volonté formelle,
Allah pour son repos fixa l'éternité.

" Vie ingrate où l'argent joue un rôle effronté,
Je te hais pour l'effort géant que tu réclames
A qui veut te mâter sans avilir son âme.
Je te hais pour l'orgueil dont je suis pénétré,
Pour les ambitions de mon coeur désoeuvré
Et que mes dons sont impuissants à satisfaire.
Je te hais pour le rêve où mon esprit s'enferre,
Pour la timidité, si ce n'est le dégoût,
Qui m'arrête le bras et me fige debout
Quand un bonheur voulu devient enfin palpable.
A quoi sert de lutter contre l'inévitable !
Nul ne fait guère plus que soutenir son corps,
Nul ne fait guère plus que retarder la mort.

L'existence a pour but l'existence elle-même.
Jettera qui voudra la pierre d'anathème
Sur l'acte méconnu comme une lâcheté,
Et verra qui voudra son corps débilité,
Sa raison obscurcie et son âme tremblante
S'enfoncer peu à peu dans la fosse béante ;
J'irai, contre nature, aux ordres du plus fort.
Je l'entends, près de moi, murmurer : C'est le sort.
Voici l'arme domptée aux sinistres usages,
Et voilà, pour lui-seul, que s'approche un nuage.
Mais si je me trompais.... "
Le nuage s'ouvrit,
Un éclair foudroya l'homme. C'était écrit.

L'AME CONSTANTE

La musique finit, douce, un rideau se lève.
Une femme paraît dans un décor de rêve.
—Toute coulisse est donc voisine d'un tombeau,
Car cette femme pâle, éclairée au flambeau,
Si remarquable avec son ancienne toilette,
Nous l'avons déjà vue ailleurs: c'est Juliette
Qui s'en vient raconter ses amours, et demain
Arrivera Sapho, Marguerite, ou Carmen,
Ou Phèdre, ou Cléopâtre.
On dirait que la terre
Changée, au cours des temps, en vaste cimetière,
La terre, trop piochée et friable, ne peut
Retenir un amour violent ou pompeux ;
Et ces femmes à qui leur chair exaspérée

Faisant de chaque instant une immense durée.
Ces mortes n'ont jamais vraiment connu la mort.
Le marbre le plus dur cède sous leur effort,
Et sur tous les chemins nous rencontrons leurs âmes.

Point n'est besoin de craindre et de rôder, ô femmes!
Vos vices sont en nous soigneusement gardés,
Et par vos passions nous sommes débordés.
Pourtant, comment juger des choses, sans balance ?
Vous souffriez tout haut, nous souffrons en silence;
Votre joie et vos pleurs furent des carillons.
Nerveuses vous frappiez le sol de vos talons,
Et du sol sympathique aux amours sensuelles,
Un poète naissait pour vous rendre immortelles.

Quant à nous, s'il nous faut garder l'anonymat.
S'il est trop lent le grain que notre temps sema.
Et si nous n'avons pas encor notre poète,
Mortes, sachez qu'en nous votre âme se reflète.

Si bien, que vos désirs splendidement humains,
L'angoisse de vos yeux, la moiteur de vos mains
Nous plongent dans la même extase inquiétante
Que donne l'eau profonde, étendue et mouvante.
Tentante comme vous pour qui cherche un hasard,
Caressante et fantasque et maîtresse de l'art,
L'eau saisit à pleins bras notre chair nue et tendre,
Et nous sentons que la nature veut nous prendre
Infiniment plus près d'elle que tous les jours :
Proches à se tromper et croire qu'alentour
C'est le sang de la terre au lieu de l'eau qui gronde.

Et vous nous immergez dans tout l'amour du monde.

LE TRIOMPHE

L'homme l'avait assez contemplé cet azur,
Symbole convenu de demeure sereine,
Sempiternel et vague abri de l'âme en peine,
Antithèse du monde et, partant de l'impur.

Il avait bien assez rêvé, dans ses désastres,
A cet air libre qu'il enviait à l'oiseau,
A ce vide infini, néant, tombe et berceau,
Chemin vertigineux qui mène à tous les astres.

Cet espace il l'avait certes assez aimé
Pour que l'espace ému des vibrantes paroles,
Donnât à d'amoureux si longtemps affamé,
La frange de sa robe à baiser : l'homme vole.

Il devient papillon, aigle ou dieu, avamment.
En bas les travailleurs, les rêveurs, les prophètes,
Les simples curieux, la foule en mouvement
Subissent fascinés l'attrait des grandes fêtes.

L'espoir réalisé créant un autre espoir,
Déjà l'homme se peint de nouvelles aurores,
Et sûr de son génie et sûr de son pouvoir,
Il se pâme, ébloui par sa force, et s'adore.

L'EFFORT VITAL

A travers le fracas des marteaux et des feux,
Dans le bruit grandissant dont la terre bourdonne,
Constamment je perçois le mot d'ordre orgueilleux
Que l'homme esclave et maître à lui-même se donne.

" Sculpte le bois, creuse le roc, forge le fer,
Erige des maisons plus belles et plus hautes.
Aux oiseaux prends le ciel, prends aux poissons la mer,
Saisis les continents et rapproche leurs côtes.

" Extermine un par un les instincts avilis.
L'oeuvre du Créateur par toi se parachève.
Quand au labeur divin tu souffres et faiblis,
Prends la plume et redis la splendeur de ton rêve.

" Ton règne je le veux grandiose et fécond.
Trop d'hommes sont encore en marge de l'histoire,
Promène la pensée au-dessus de leur front,
Lutte pour le bonheur de tous et pour ta gloire.

" Travaille à l'avenir, c'est la suprême loi.
Les morts t'ayant rendu la tâche plus facile.
Fais que l'homme futur souffre encor moins que toi.
Evite le néant de l'oisif inutile.

" Il sera, celui-là, plus mort que tous les morts,
Rien ne vivra de lui, pour d'autres, dans le monde.
Et le rite exigeant une fosse profonde,
Il ne croîtra pas même un chardon sur son corps. "

LA JEUNESSE

Illusion, jeu de lumière ou vérité !
La ville est plus riante à mon oeil dilaté,
Plus accueillants sont les visages
Que ne furent jamais, par les plus gais matins,
Des champs verts et dorés alternés de jardins
Où l'herbe à flâner nous engage.

Si tout me parait beau comme en pays rêvé,
Où je vois d'habitude un maussade pavé
Et d'indifférentes figures,
C'est que du fond de moi monte un espoir chantant,
Non pas celui qu'amène un succès éclatant,
Je n'en ai pas même l'augure :

Non plus l'éblouissante aurore d'un amour.
C'est une vision dont l'incertain contour,
Changeant comme un cercle de flamme,
Dans son orbe infini berce tous les pouvoirs,
Tous les orgueils, tous les désirs, tous les espoirs,
Tous les biens du corps et de l'âme.

Sa source est dans le sang qui brûle mon cerveau,
Et quoique l'existence, à mon juste niveau
Maînte et mainte fois me rabaisse,
Je relève le front, blessé mais non vaincu,
Encor plus entêté de l'obstacle aperçu.
Je me confie à ma jeunesse.

Que je n'aie aujourd'hui plus avancé qu'un mort,
Que nul acte demain n'exige mon effort,
Mon âge sourit et fredonne :
Et je vis de sa force et je vois par ses yeux,
Et comme rien n'a pu me rendre soucieux,
A l'avenir je m'abandonne.

LES FOULES

D'un œil inquisitif j'ai regardé les foules,
Les foules que rassemble une futilité,
Pareilles à la mer quand ses vagues s'enroulent
Souveraines autour d'un rocher déserté.

Leur âme est tour à tour rageuse et patiente.
L'anonymat vient déchaîner leurs sens brutaux.
J'en ai vu se ruer, houleuses, dans l'attente
De paris, de discours, de rixes, de bateaux.

J'en ai vu piétiner une journée entière
Sur l'asphalte brûlant, pour voir un prince anglais;
D'autres qui se pressaient autour d'une sorcière,
En quête d'un oracle archifaux et niais.

La foule qui rappelle un jour de Saturnales,
Et ces réunions d'éternels ennuyés
Pâmés au rire gras comme aux farces banales
De nègres et de clowns qu'on bat à coups de pieds.

La foule que la peur convulse et rend féroce,
S'il paraît au théâtre un signe de danger ;
Celle qui hurle en chœur: "Tue", aux joutes de crosse
Ou qu'on écraserait sans la faire bouger.

Toutes montrent le sang de la bête éternelle
Que fut et restera l'homme, privé de mors,
Et les foules de Rome exigeant d'autres morts,
Ne nous étonnent pas, la folie est en elles.

LES DEUX VOIX

Certains jours de torpeur où ma force indécise
Subit l'inaction comme un lourd firmament,
Rudes au fond de moi deux voix se contredisent ;
Ce sont celles d'esprits, maîtres également.

L'une dit: " Rêves-tu d'une étroite cervelle
Comme en pétrit l'argent à ceux qui l'aiment trop ?
Mesure tes plaisirs, la mémoire est l'échelle
Où tu les trouveras marqués par un zéro.
Homme, n'es-tu pas mieux partagé que la brute,
N'as-tu pas le désir de survivre à ta chair ?
Plutôt que de songer à creux, travaille et lutte.
Dans ce monde houleux, plein de courants divers,

Où ne peuvent tenir que les choses parfaites.
Érige un monument d'œuvres de bon aloi.
Et lorsque ce sommet dépassera les crêtes
Les peuples sèmeront des roses devant toi. "

Et l'autre voix alors cyniquement ricane :
" Labeur mille fois vain, illusion d'un fou.
Tes travaux les meilleurs la tempête les vanne,
En guise de rochers tu poses des cailloux.
Dénombre autour de toi les valets de la plume
Qui rêvèrent aussi de gloire et de grandeur ;
Les rats feuilletent seuls leurs malheureux volumes.
Pourtant, ces oubliés luttaient avec ardeur.
O l'aberration ruineuse et le crime
Que de sacrifier le présent au futur ;
Que vaut près de la mort d'avoir atteint la cime ?
Jouis, jouis, et dès l'instant, c'est le plus sûr. "

Moi qui sans attire vers les deux buts contraires,
J'obéis tour à tour aux voix autoritaires,
Et ne me plaindrai pas, dans les jours à venir,
De n'être poète de ceux qu'on jalouse ou renomme ;
J'aurai tout ébauché sans jamais rien finir,
C'est le destin commun, et je ne suis qu'un homme.

LE DUEL

L'homme se révoltait, l'heure était prophétique.
Transfiguré, Moïse écoutait le Seigneur
Prononcer, sur le mont empourpré de fureur,
Les dix commandements de son vouloir unique.

Superbe et déployant sa robe lévitique
Et fixant au lointain son regard de penseur,
Aaron, qui savait la divine lenteur,
Erigeait un veau d'or sur la place publique.

Symbole saisissant dans sa fauve clarté,
Un rayon d'or brillait aux temps de Moïse
Quand il fit renverser le dieu de convoitise.

Chacun d'eux défendant sa part de vérité,
Depuis luttent, sans gain d'un pas par millénaire,
L'or des commandements contre l'or de la terre.

RÉFLEXIONS

Que tu la couvres bien, la mort, terre coquette !
Depuis des temps indéfinis
Tu reprends dans ton sein la chair et le squelette
De ceux que la vie a bannis.

Tu fauches sans compter, dans ton indifférence,
Enfant, vieillard, forêt, roseau,
Et ta face toujours garde un air d'innocence,
Un sourire infiniment beau.

Je sais que je devrai moi-même disparaître,
Comme un insecte après l'été,
Mais je vois de si gais chemins de ma fenêtre,
Qu'un spectre n'y peut habiter.

Une si bonne odeur plane sur les prairies,
L'eau me berce avec tant d'amour,
Les bois pleins de soleil ont de telles féeries,
La neige est un si blanc velours.

Que si je trouve, ô terre, un crâne sous ma pioche,
Loin d'aller gémir dans le vent,
Au lieu de m'effrayer de la mort toujours proche,
J'exulte d'être encor vivant.

JOUR ET NUIT

Le jour, c'est le travail forcé de l'existence,
Banal en sa nécessité,
La lumière trop crue offre une résistance
Invincible à la volupté ;
Obsédants les contours et les couleurs s'imposent
Aux yeux dilatés par l'effort.
Mille vibrations brutales s'interposent
Entre l'ouie et le confort :
Le sang se précipite à flots dans les artères.
La pensée atteint à l'aigu,
La vérité cruelle éclairant les misères
Nous montre le coeur exigu.

Le soir, c'est l'enchanteur qui provoque le songe
—Coma total ou partiel —
L'âpre réalité devient un gai mensonge
Dans un cadre artificiel.
Les visions du jour s'estompent dans la brume,
Les ombres surgissent du sol,
Le calme séducteur adoucit l'amertume
De l'âme qui prend son envol ;
L'écho redit les mots projetés dans l'espace,
Après les avoir embellis ;
Nous trouvons à nos pieds, rayant le noir, la trace
Des souvenirs ensevelis.

Gigantesque union des forces gouvernantes :
L'ombre absorbe lumière et bruit,
Et les impressions du jour restent vivantes.
Le jour on passe, on vit la nuit.

RIEN N'EST VAIN

Nul acte n'est stérile, aucun geste n'est vain :
En d'inconnus cerveaux il bout trop de levain
Que le moindre hasard délivre et précipite,
Comme aux doigts d'un enfant saute la dynamite.
Rien n'est vain : la pensée avec le mouvement
Jaillit de visions et de bruits d'un moment.
Passer sa belle robe, entr'ouvrir sa fenêtre,
C'est agir et risquer bien des choses, peut-être.

Agir c'est allonger dans la brume son bras.
Heureux si l'on voit juste où la main touchera.
C'est, lorsque nous enserre une foule trop dense,
Rendre effort pour effort sans connaître d'avance
Si nous ne créerons pas le reflux principal.
C'est jouer sur un dé le bien comme le mal ;
Dans un sol inconnu semer d'étranges choses
D'où naîtront, après une ou cent métamorphoses,
Des éclairs bleus, des fleurs de sang, des sables d'or,
Du froment, des parfums, ou des germes de mort.

EGO

Je suis ; les autres sont des ombres
Que mon regard distrait nonchalamment dénombre,
Comme on voit à travers les vitres des wagons
Défiler les ruisseaux, les forêts, les maisons.
De tous les cris joyeux et tristes, sur la route,
Ma pensée, absorbée à me servir, n'écoute
Que ceux dont un écho sur moi retentira.
Que l'idée et les faits m'arrivent à pleins bras,
Je les démêle, tel qu'on fait au jeu de cartes ;
Ce qui n'a rien pour moi n'est rien et je l'écarte.
Seul je sens la pensée arriver jusqu'à moi,
Seul je la sens agir, ainsi que seul je vois
De la lampe à mes yeux un chemin de lumière.
Dans le vallon commun, la montée ou l'ornière

M'accompagne le doigt de la vie, et par lui
Seul je me sens visé, de même que me suit
Le reflet de la lune à travers l'onde noire.
Imitant Dieu qui fit le monde pour sa gloire,
Je ramène vers moi mes actes, gerbe en fleur,
Je médite gourmand d'en tirer du bonheur ;
Egoïste avisé j'en façonne d'avance
Ma place au ciel, ma part d'orgueil, ma subsistance.

Sachant mon indulgence et mon amour pour moi,
J'ai voulu, scrupuleux, en trouver le pourquoi.
Je me suis récité mon passé, page à page,
En reconstituant les gestes par image.
J'ai revu ma pensée apparaître et mûrir,
Produire des effets et, plus tard, s'en nourrir.
Je l'ai suivie au bout de routes souterraines,
Comme dans son élan vers des beautés sereines,
Et depuis ma première infime ambition
J'ai revu la soudure entre mes actions.
L'intrigue de mon livre est complète et logique
Et chaque évènement par les autres s'explique.

J'ai ressenti l'amour des choses d'alentour
Comme un arbre verdit, s'effeuille tour à tour,
Se courbe et fait des nœuds suivant l'heure et la terre.
Mais n'en garde pas moins son essence première.
De savoir la raison de mes torts je m'absous,
Je m'aime parce que de moi je connais tout.
Je m'aime tant, qu'avec d'autres hommes, peut-être,
Je changerais de biens, de visage et d'ancêtres,
Mais je ne changerais contre aucune odyssée. —
Je n'abdiquerais pas en faveur de l'amour,
En faveur de l'orgueil, en faveur de mes jours,
—L'essence qui me rend unique : ma pensée.

MELANGE

L'ULTIME DÉFAITE

... .et dors
Du sommeil des vaincus et du sommeil des morts.
CHARLES GUÉRIN.

Une lueur de gaz, entrant pâle et timide,
Fait briller un canon d'acier dans une main
Et décèle plus haut une face livide.

Vers la face l'acier monte un âpre chemin
Puis, à niveau, s'arrête hésitant dans sa tâche,
Et s'affaisse apeuré par son oeuvre inhumain.

Durement et frappe comme d'une cravache.
L'homme défait sa couche et, là s'ensevelit
Cependant qu'il ricane en disant : lâche ! lâche !

De ce mot insultant sa tête se remplit,
Il comprend la raison des multiples défaites
Qui le jettent brisé, se tordant sur son lit.

Voici que le sommeil avec des mains discrètes
—Des mains qui ne tuent pas l'intelligence, encor—
Ferme à l'homme ses yeux lassés par les tempêtes.

Des visions pleines de sang, pleines de mort
S'échafaudent, il voit passer des cavalcades
Allant il ne sait où dans l'imprécis décor.

Et c'est lui qui là-bas, ankylosé, malade,
Tombe sous les chevaux des vainqueurs sans pitié.
...Plus rien que des vapeurs en folle débandade.

Il surgit des contours fuyants; rien n'est entier,
Tout chavire, un chaos se forme, un son de flûte
Naît et meurt. L'horizon restreint s'est endeuillé,

Tout est noir : le vaincu dort d'un sommeil de brute.

SOLILOQUE DU DÉSABUSÉ

" Je pensais faire une oeuvre éclatante, elle est blême,
Se disait le poète en feuilletant ses vers ;
Voici le résultat de mon effort suprême :
Quelques jets de pensée errants dans l'univers.

" Quels désirs somptueux gouvernent donc les âmes?
O l'ingrate chanson qu'à tous vents je semais !
Plus qu'autrefois encor j'ai besoin de dictames,
J'ai satisfait la foule, et moi-même jamais.

" La folle volupté courut à ma rencontre,
L'amour chaste et pensif entendit mon appel.
La volupté n'a pas les charmes qu'on nous montre,
Et j'ai tué l'amour d'un revers de scalpel.

" Mon amour le voici : ces lettres retournées,
Reliquats d'un beau rêve et preuves de sa mort.
Aujourd'hui je les ouvre après plusieurs années,
Sans ressaisir l'esprit qui me poussait alors.

" Elles sont à mes yeux comme un livre mystique
Qu'un matérialiste essaierait de vanter.
Ces feuillets sont écrits à l'encre sympathique
Et je n'ai pas de feu pour les ressusciter.

" Je prospère ; la vie écarte ses obstacles,
Mais j'ai tellement ri de tout, que maintenant
Il me faut inventer, par ennui, des spectacles.
Puis, encore, à quoi bon ce labeur enchaînant. "

Brusquement il se lève et marche vers l'armoire
Où son consolateur l'attend aux jours maudits.
Et lorsque l'opium eut chassé la mémoire,
Devant l'homme béat, s'ouvrit le paradis.

LES FOURMIS

Ainsi que des fourmis qui, délaissant leur sable,
Voudraient sonder la mer et mesurer le vent,
Certains hommes pétris d'orgueil marchent, rêvant
De peindre avec des mots le Maître inconnaissable.

Ils plongent leurs regards dans son oeuvre ineffable,
Ils fondent sur leur moi maint traité captivant.
Chaque matin décèle un système, un savant,
Et nous restons toujours acculés à la Fable.

Se grise qui voudra de spéculation,
Quant à moi, trop myope en mon champ d'action,
Je ne poursuivrai pas d'esprits ni de chimères.

J'aime, dès que le jour touche au sol endormi,
M'occupant aux travaux de la sage fourmi,
Bâtir un nid charmant pour ma vie éphémère.

JOUR DES MORTS

—.

Minuit: le cimetière ouvre grandes ses portes.
Ensemble les défunts s'échappent des tombeaux
Et leur procession, vers la ville au repos,
Déploie avec lenteur ses puissantes cohortes.

Tous les spectres de ceux qui tombèrent vaincus,
Ceux qui dûrent laisser des espérances chères,
Fiancés comme époux, amantes, soeurs et mères
Tout un jour vont errer dans les endroits connus.

Ils pénètrent dans les recoins les plus intimes
Où se croisent l'amour, la joie et les combats,
Pour voir quelle amertume engendra leur trépas
Et juger si leur fuite a creusé des abîmes.

Quand ils ont vu la foule ardente à ses travaux,
Leur présumé retour encombrant la mêlée,
Le souvenir banni, leur couche violée,
Stupéfiés les morts regagnent leurs tombeaux.

LE PLAISIR

Voici la rue avec ses bruits et ses lumières,
Et son peuple arraché des tâches coutumières,
Qui se promène gai, frivole, à son loisir.
Or, sachant que cette heure est sienne, le Plaisir
Fait aux yeux des flâneurs miroiter ses pratiques,
Les mêmes qu'il prônait dans les villes antiques.
Dans ses mains carillonne, obsesseur, le cristal
Où de blondes liqueurs dansent un joyeux bal.
Il ouvre comme un ciel excitant les théâtres,
Et souffle aux cœurs l'espoir d'aventures folâtres.
Et de gauche et de droite, avec de clairs accents,
Sa voix jeune toujours chante l'appel aux sens.

L'ÉPAVE

Il dût être un mâle puissant
Ce misérable aux deux béquilles ;
Pieds amputés, bras gauche absent
Il subsiste, et sous ses guenilles
On devine un corps de lutteur
Resté fort malgré la douleur.

Sa face est mal entretenue.
Faire sa toilette, à quoi bon ?
Qui donc épiera sa venue
Pour lui mettre un baiser au front ?
Quelle épouse fraîche et pimpante
Attend cette épave ambulante ?

Vomi par l'hôpital, un jour
L'homme se trouva dans la rue
Mutilé, déchu sans retour,
Désemparé, l'âme tordue.
Lors, des blasphèmes obsédants
Grincèrent à flots sous ses dents.

L'engageant et pâle suicide,
Traînant la peur derrière lui,
Hanta les nuits de l'invalide.
L'homme résista mais, depuis,
Sa haine sournoise et confuse
S'étend sur le monde et l'accuse.

Sans autre appui que des bâtons,
Sans jouissance qui l'appelle,
Il descendra, par échelons,
De l'indigence à la ruelle ;
Là s'arc-boutant fiévreux, hagard,
Sous quelque sinistre hangar,

Il reverra de folles bandes,
La jeunesse avec ses plaisirs,
Le luxe des vins et des viandes,
Et, dévoré par les désirs,
Leurré par ces dehors splendides,
L'homme s'écroulera, stupide.

SONNET

Je t'ai vaincue, ô mort, mais un jour tu m'auras.
En attendant je veux te regarder en face ;
Ton abîme ne semble affreux que de surface.
Ai-je souffert lorsque j'étais presque en tes bras ?

Je vis, et le passé de lui-même s'efface.
La compensation—loi juste à tant d'ingrats—
Rend bonheur pour malheur, plaisir pour embarras
Et me donne un sommeil profond, quoi que je fasse.

Des confidences ? Non, pas de mots superflus
Dont le sage se moque après les avoir lus.
D'autres étaleront leurs peines et leurs fautes.

J'expie et j'expierai le mal qui m'a séduit,
Et sachant qu'à ses fins le Maître me conduit,
Je vais à ta rencontre, ô mort, la tête haute.

LE RÊVE DU FLEUVE

Du rêve encouragé par la robe d'ermite
Que lui tissa dans l'ombre une molle vapeur,
Le fleuve ce matin se fait tirer trop vite
Par le soleil qui hait la nuit et la torpeur.

Il se voyait au sein des forêts et des herbes
Qu'il ménageait, si tel était son bon vouloir,
Lorsque le Mont Royal dans ses rages superbes
Seul éclairait ses bords pittoresques et noirs.

Aucun monstre fumeux ne tranchait ses eaux vertes,
Nul crabe ne fouillait ses entrailles ouvertes,
Pour faire des chenaux, des bassins et des quais.

Libre dans la nature il roulait magnifique
Et ses devoirs étaient encor peu compliqués :
Il mirait les courlis fuyards de l'Atlantique.

PATINAGE

Sans effort, je tourne, je glisse
Ainsi que mû par une hélice
Dans le néant.
Sur la glace polie et dure
Mon patin trace une guipure
Au point géant.

Une valse folle aiguillonne
La foule qui court, tourbillonne,
Tête en avant.
C'est un remous d'étoffes souples,
Une charge leste et par couples
Contre le vent.

Sensation délicieuse,
Rien n'est réel. L'onde joyeuse
M'ensevelit.
Je la perce, vire, tournoie,
Et le couple que je coudoie
Semble petit.

Pareillement je diminue,
Nous sommes un point dans la nue;
Je ne sais pas
Si je patine ou si je vole,
Je ne vois qu'une farandole
De haut en bas.

L'acier grince, partout on jase...
Est-ce que la mouvante extase
M'échapperait ?
Voici le dernier son des cuivres ;
Sans aucun doute je fus ivre
A peu de frais.

CHARITÉ

Charmeuse, qui t'en vas au bal,
Blanche et rose, l'oeil plein de joie,
Tu frôles souvent de ta soie,
Des hommes à l'air machinal
Qui sont pourtant jeunes encore
Et dont les jours n'ont plus d'aurore.

Choisis l'un d'eux, selon ton gré,
Et jette lui, prompte et savante,
Le regard de surprise aimante
Qui dit : Je vous ai désiré.
—Pendant qu'il s'interroge, hésite...
Parmi la foule perds toi vite.

Et lorsque la valse, plus tard,
Te bercera dans l'élégance,
L'homme à qui s'adressa, par chance,
La charité de ton regard,
Sentira l'orgueil de la force
Lui redresser l'âme et le torse.

PEUT-ON DIRE

Peut-on dire qu'une femme
N'a pas un seul trait charmant,
Qu'on hait son corps et son âme :
Peut-on dire qu'une femme
Nous déplaît entièrement ?

Soit qu'un hasard la révèle,
Soit que sans intimité
On cause une heure avec elle,
N'y a-t-il rien qui révèle
En son coeur une beauté ?

Soit que la nuit on rencontre
Son regard de sombre feu,
Ou que sa gorge se montre,
Peut-on dire, à sa rencontre,
Qu'on ne l'aime pas un peu ?

Chacune, il semble, possède
Au moins un attrait pour nous,
Et quand l'amour nous obsède,
C'est qu'une femme possède
Deux attraits suivant nos goûts.

FANTAISIE

Que ces femmes sont gentilles
Dans le céleste décor !
Elles ont pris leur essor
En se couvrant de mantilles
D'étoiles d'argent et d'or.

Il en est une juchée
Sur la corne d'un croissant,
Et de cet endroit plaisant
Sa fine tête penchée
Semble guetter un absent.

Sur des étoiles filantes
On en voit par-ci par-là,
Dont les yeux disent : holà !
Voyez les traînes brûlantes
Que l'éther nous cifila.

Des femmes blondes ou brunes,
Pour qui l'espace est un lac,
Se font d'un nuage un bac,
Ou dorment entre deux lunes
Ainsi que dans un hamac.

Vraiment ces cartes postales
Sont de curieux bijoux,
Et les marchands sont des fous
Qui, les estimant banales,
N'en demandent que cinq sous.

LE CHIEN

Il marche, et le sol sous ses pas
Lui dit, d'une voix familière,
Des mots que nous n'entendons pas,
Nous, les maitres de la matière.

Il flaire et saisit des rapports,
Des attaches mystérieuses
Entre l'impalpable et les corps,
La vie et les forces rageuses.

Il sait la mort et les malheurs,
Les désastres, les épouvantes,
Avant que des cris de terreur
N'éraillent les gorges démentes.

Inerte pour nous, le pavé
A son instinct devient sensible
Et rend ce qu'il a conservé
D'odeurs, de traces invisibles.

Et je me demande anxieux,
Si le chien n'est pas sur la terre,
Comme l'homme, tombé des cieux
Mais simplement d'autre manière.

LA SÉCHERESSE

Moi, frère par la chair des bêtes et des plantes,
En leur nom, en mon nom, au nom des soifs brûlantes,
Je te parle, ô soleil de feu
Qui tiens la vie au bout de tes rais implacables,
Et je m'adresse à toi, soleil qui nous accables,
Comme au représentant de Dieu.

Je sais que ta splendeur épuise l'hyperbole.
Nous t'avons dénommé Puissance, et ton symbole
Dans notre bouche est le plus pur.
Mais deviens-tu jaloux, orgueilleux ou sauvage,
Que tu ne veuilles pas admettre un seul nuage,
Un bohême dans ton azur.

Aurais-tu donc perdu ta force habituelle
D'aspirer l'océan, gigantesque mamelle ?
Craignant qu'il ne fût épuisé
J'ai voulu le revoir. Comme autrefois il roule
Abondamment, à l'infini, houle sur houle
L'eau qui saurait nous apaiser.

Nous t'avons tous trop vu ; la terre desséchée
Craque et fait sous les pas de funèbres tranchées :
Tout alentour flambent les bois.
Ces râles d'animaux mourants sont des blasphèmes.
Et ce sont des poignards ces courtes herbes blêmes.
La torture s'incarne en toi.

O soleil, je sais bien qu'une idée est apôtre,
Je sais bien qu'elle aspire à subjuguer toute autre.
Et que de l'homme jusqu'au ver,
De l'arbre haut et fort au plus infime herbage
Tout être veut créer un être à son image.
Toi, tu médites un enfer.

Tu dépasses tes droits, arrête! Je te nie
L'auguste liberté d'attenter à la vie,
Car tu n'es rien qu'un instrument.
Si tu donnes la mort par caprice ou colère,
Mieux vaudrait que tantôt le sang crépusculaire
Te recouvre éternellement.

VAUQUELIN

Sainte Foye avait lui comme un dernier éclair
Et Lévis retraitait.
Les hauts vaisseaux de mer
Accourus pour sauver Murray de la tourmente,
Toutes voiles dehors gagnaient sur l'Atalante
Dont Vauquelin couvrait sa flotte de transports.
Montréal approchait.
D'un furieux accord
Cent gueules de métal ont déversé leur haine,
Et les rives du fleuve et les bois de la plaine
Où palpite une race encore à son berceau,
Vibrent, sous le canon, comme un vivant écho.
Deux heures sans répit, courant à la victoire,
Les boulets meurtriers suivent leur trajectoire.

Son pont couvert de morts l'Atalante s'est tu.
Et Vauquelin debout, indomptable, têtu,
Regarde les sabords des frégates anglaises
Qui, dans un ronflement continu de fournaises,
Sur son vaisseau désemparé crachent l'enfer.
Le seul cri des blessés répond aux voix de fer.
Peu à peu les Anglais stupéfaits du silence,
Voyant toujours flotter, hautains, les lys de France,
Cessent le tir.
" Pourquoi, Vauquelin, ne rens-tu
Ce drapeau de combat, si tu te sais vaincu ?
Si tu ne l'es, que tes canons lancent la foudre. "
—"Mes canonniers sont morts et je n'ai plus de poudre.
Qu'on vienne le chercher ce drapeau que te tiens.
J'abats le pavillon des autres, pas le mien. "

TABLE

Ballade 9

TABLEAUX

Tableau 15
La Mouette 17
L'Illusion 19
Le Blé despotique 21
Les Joncs 25
Marine 27
La Brume 29
Triptyque 31
L'Arbre mort 37
Messe de Minuit 39

La Goutte de Fiel 41
L'Iroquois 43
Les Vieux Canons 45
Sport 47
Un Corbillard passe 49
Sonnets impressionnistes 51

FLIRT ET SENTIMENT

La Ville 61
L'Invitation 63
Elle et Moi 65
Mots et Choses 67
Gazouillis 69
L'Eternel Féminin 72
Elle 74
Le Passé 76
Concordances 78
La Chimère 80
L'Ombre 82
Étoiles filantes 84
Printemps 87
L'Épousée 89
Je sais pourquoi 90
Les Anciens Amis 92

LES FORCES

Les Trois Forces 97
C'était écrit 100
L'Ame constante 103
Le triomphe 106
L'Effort vital 108
La Jeunesse 110
Les Foules 113
Les Deux Voix 115
Le Duel 118
Réflexions 120
Jour et Nuit 122
Rien n'est vain 124
Ego 126

MÉLANGE

L'Ultime Défaite 131
Soliloque du Désabusé 134
Les Fourmis 137
Jour des Morts 139
Le Plaisir 141
L'Epave 142
Sonnet 145

Le Rêve du Fleuve 147
Patinage 149
Charité 152
Peut-on dire 154
Fantaisie 156
Le Chien 158
La Sécheresse 160
Vauquelin 163

PS Beauregard, Alphonse
9503 Les forces
E3936F6

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 03 01 04 012 6